

Marie-Christine Pouchelle

Les faits qui couvent, ou Claude François à contre-mort

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marie-Christine Pouchelle, « Les faits qui couvent, ou Claude François à contre-mort », *Terrain* [En ligne], 14 | 1990, mis en ligne le 17 juillet 2007, 14 mars 2012. URL : <http://terrain.revues.org/2969> ; DOI : 10.4000/terrain.2969

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://terrain.revues.org/2969>

Document généré automatiquement le 14 mars 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Propriété intellectuelle

Marie-Christine Pouchelle

Les faits qui couvent, ou Claude François à contre-mort

Pagination originale : p. 32-46



- 1 En avril 1978, peu après la mort de Claude François, Mme G. (Paris, quartier Barbès) sentit que sa vie prenait un tour inhabituel. Dès la fin du mois suivant, elle commença à tenir le journal des incidents divers — coups frappés, coïncidences étranges, odeurs d'origine mystérieuse etc. — qui survenaient jour après jour dans son existence : autant de messages, avait-elle découvert, que le chanteur défunt lui adressait depuis l'au-delà¹.
- 2 Pendant près de six années, elle a scrupuleusement transcrit les signes de vie donnés par celui qu'elle considère désormais non seulement comme son ange gardien mais comme son double masculin, issu d'un androgyne primitif dont elle serait elle-même l'autre moitié. Les « faits » en question ayant fini par se raréfier (mais pas au point de cesser complètement puisqu'il s'en produit encore aujourd'hui), le manuscrit s'achève en décembre 1983. L'intéressée se perçoit comme quelqu'un qui doute (de la réalité des phénomènes perçus, de leur origine, de leur sens, voire de sa propre santé mentale). Elle est d'autre part convaincue de la présence agissante de cet « ange » dans son existence. C'est de la forme prise par ces hésitations de la croyance entre un sentiment d'évidence et un scepticisme déclaré que traitent les pages qui suivent.

Un terrain inattendu

- 3 Voyons d'abord les conditions de l'enquête. Cette procédure ordinaire de la démonstration ethnographique s'impose ici d'autant plus que pour Mme G., notre rencontre est à compter au nombre des événements suscités par cet alter ego d'un genre particulier qu'est devenu le disparu. L'initiative concrète de cette rencontre revient cependant à Mme G., qui m'était alors inconnue, et qui se manifesta après avoir lu l'article que j'ai écrit sur les fans de Claude François (1983 : 277-297). J'y mentionnais, parmi les objets divers recensés sur sa tombe, un écrit spirite signé de deux initiales entremêlées :

Selon ton désir Claude
Ces fleurs ésotériques
Te sont offertes par
Allan Kardec
Pour cette date du 27 mai,
Premier anniversaire

D'un merveilleux
Témoignage.

- 4 Quelques mois après la parution du volume collectif où mon texte était inséré, je reçus une lettre de sept pages qui me parvint par l'intermédiaire de l'éditeur, et qui commençait ainsi : « C'est par le plus grand des hasards que j'eus récemment connaissance de votre écrit sur Claude François... » C'était Mme G. Elle était l'auteur du billet que je citais. Et, arguant d'une communication privilégiée avec le célèbre défunt, elle contestait certaines de mes conclusions, d'autant qu'elle ne se reconnaissait pas dans la population que je décrivais : « 1° Je n'ai jamais été une fan de Claude François. Vous auriez au contraire dû me classer avec les "indifférents" dont vous parlez p. 279 et parmi les "adultes" mentionnés p. 294. Par conséquent je ne l'ai jamais adoré, ni vénéré de son vivant (p. 286).^{2o} Je n'ai jamais appartenu à aucun groupe spirite (p. 283) n'ayant au contraire éprouvé auparavant que scepticisme pour ce genre de pratique (...). 4° Je n'appartiens nullement au "monde des petits employés" cité p. 295. Après avoir exercé la profession d'artiste lyrique pendant de nombreuses années ("enfant de la balle"), je suis ensuite devenue cadre en qualité de lectrice-correctrice dans une maison d'éditions encyclopédiques et artistiques connue... »
- 5 La lettre se terminait sur le souhait que l'éditeur de mon article se sente concerné par les « nombreuses et intéressantes notes que j'ai pu recueillir en provenance de l'intéressé lui-même », et Mme G. se disait à ma disposition pour me faire parvenir les 365 pages de son manuscrit. Surtout occupée par une étude dans le Nivernais sur un groupe spirite, je ne disposais guère de temps. Mais, remarquant que le cas se situait à l'intersection de mes travaux sur les disciples d'Allan Kardec et de ceux qui concernaient la dévotion adressée au « prince du show-business », j'ai engagé avec Mme G. une relation de longue durée. Des entretiens éclairaient ainsi le manuscrit, dont elle m'a confié un exemplaire.

La réalité des faits

- 6 « Cet ouvrage n'est pas un roman, fruit imaginaire né d'une inspiration débordante. » Mme G. affirme d'emblée (c'est la première phrase de sa préface) qu'il n'y a là rien qui touche à la fiction ou à la rêverie. Ce genre de déclaration revient fréquemment dans les témoignages relatifs au merveilleux². Cependant, y voir un simple produit de la croyance et du désir de convaincre serait s'en débarrasser un peu trop facilement et faire bon marché de la sincérité et surtout de l'esprit critique qui animent assez souvent les supposés crédules, et en tout cas ici Mme G. Ce serait aussi faire preuve, chez l'anthropologue, d'une assurance suspecte à propos de sa propre vision du monde. M'abstenant donc de tout verdict a priori sur la réalité de la vie dans l'au-delà, j'ai choisi de prendre au sérieux ce que vit Mme G. En conséquence, Claude François sera traité, dans ses diverses manifestations posthumes, comme une personne vivante et distincte de celle dont il semble avoir pris possession³.
- 7 Le réel auquel est confrontée Mme G. est appuyé sur des « faits », et de deux sortes : « Si certains faits peuvent sembler puérils au premier abord, ils trouvent néanmoins leur signification dans un sens symbolique, c'est pourquoi ils ont été mentionnés fidèlement au même titre que les plus importants. D'autres ont été notés tels qu'ils se présentaient, bien que très obscurs, leur signification ne s'étant révélée que plus tard, parfois même après de longs mois, c'est pourquoi de nombreux renvois reporteront le lecteur à certaines dates, postérieures ou antérieures⁴. » Autrement dit, il y a de petites choses de la vie quotidienne qui n'ont l'air de rien et que la découverte de leur sens caché transforme en faits. Et il y a des événements immédiatement repérables comme anormaux, dont le sens est obscur, et qui tiennent le rôle de faits bruts. J'ajouterai qu'il y a, de plus, ce que Mme G. n'a pas noté dans son journal. Soit pour elle l'insignifiant. On entrevoit ici la part de construction qui entre dans la désignation des faits. Mais ce n'est pas là un apanage de la "crédulité" : est-il besoin de faire remarquer les difficultés que rencontre tout anthropologue sur le terrain pour choisir, dans ce qui s'offre à lui, entre l'insignifiant et le significatif ? En tout cas, dans le domaine trouble des manifestations occultes, le repérage des faits se révèle particulièrement complexe, comme nous le verrons plus loin ; même si Mme G., quant à elle, a le sentiment que les faits en question se sont imposés de l'extérieur, et si nombreux qu'il lui faut se livrer, en janvier 1980, à un tri supplémentaire :

pour « éviter les surcharges », elle « passer(a) désormais sur le détail de ces manifestations pour ne noter que celles ayant un rapport vérifiable et constaté ».

« Ce n'était pas un hasard »

- 8 Tout a commencé, ai-je dit plus haut, à la mort de Claude François. Soit le 11 mars 1978. Mme G., qui n'avait rien d'une fan insiste-t-elle, eut toutefois « un peu les larmes aux yeux quand (elle) a vu cet être jeune qui venait de disparaître » (entr.). Sans plus. Mais, au cours du mois suivant, elle se sentit progressivement envahie par la présence du chanteur disparu. Jusqu'à l'obsession. N'en comprenant pas la cause, elle croit « déménager » (entr.). Ses rêves ajoutent à son trouble : elle chante sur une scène des compositions inconnues alors que, dit-elle, elle avait « fait une croix sur son ancien métier au point d'avoir réussi à chasser de (sa) mémoire jusqu'à (son) souvenir » (entr. et manuscrit). Ou encore : « une forme blanche, un peu éthérée » lui tient la main ; cette forme était sans visage « et pourtant (Mme G.) savait que c'était lui, (elle) l'appelait Claude dans (son) rêve ». Le fantôme ne se contente d'ailleurs pas d'apparaître pendant le sommeil, il s'insinue dans la vie diurne : « et puis après, j'avais des pensées, vous savez quand on reçoit des pensées d'ailleurs on le sent, parce que ce ne sont pas les vôtres » (entr.)
- 9 Mme G. aurait pu prendre la fuite, en admettant que ce fût possible. Mais au contraire elle se met à l'écoute, avec une ardeur qui dénote que quelque chose de vital se jouait là pour elle désormais (ce que confirme l'effet thérapeutique qu'eut sur elle cette aventure puisque l'état dépressif dans lequel elle se trouvait depuis des années fut tout à coup relégué à l'arrière-plan).
- 10 Pour entrer en communication avec le personnage qui faisait si inopinément son entrée dans sa psyché, elle se servit d'une méthode familière aux spirites, le *oui-jà*, ses connaissances dans le domaine lui venant d'une amie médium⁵. Le premier message intelligible qu'elle obtient lui enjoint de se rendre au cimetière du Père-Lachaise, sur la tombe du père du spiritisme, Allan Kardec. Avant de s'y rendre elle se livre à l'écriture automatique⁶. Cette fois le chanteur déclare : « Je te donne la preuve que je suis près de toi, et que j'y resterai autant que tu le désireras. » Rien de plus n'apparaissant de cette preuve, j'en conclus que c'est le message reçu qui en tient lieu par lui-même. Pour Mme G., le caractère involontaire de son procédé démontre qu'elle n'est pas l'auteur des lignes en question, et du coup, il va de soi qu'il s'agit de Claude François. De même, dans son rêve, n'avait-elle pas douté que l'apparition, bien que sans visage, fût la star disparue.
- 11 Le défunt fit ensuite savoir que la version officielle de sa fin (un accident) était fausse. « Il faut que tu comprennes : ce n'était pas un hasard » (il aurait été assassiné). La preuve de l'authenticité du message reçu fut donnée plusieurs mois après : Mme G. s'aperçoit alors, en lisant *Podium* (une revue fondée par Claude François) que ce « il faut que tu comprennes » forme précisément le leitmotiv d'une chanson de la star, chanson inconnue d'elle à ce moment-là, souligne-t-elle. Cette interférence entre l'expression transcrite involontairement et la parole disparue équivaut pour elle à une signature et lui prouve *a posteriori* que la communication émanait bien du chanteur.
- 12 Lorsque Mme G. perçoit cette injonction, elle se trouve au seuil de l'aventure qui va remplir son manuscrit. Et, de même que l'essentiel est dit au cours de la première visite chez un psychanalyste, de même le plus important apparaît dès ces premiers contacts. En effet ce « Il faut que tu comprennes, ce n'était pas un hasard », formulé au tout début de l'histoire, en constitue l'une des clefs et pourrait servir d'épigraphe à l'ensemble du journal puisque celui-ci, justement, met en scène l'effort d'élucidation auquel se livre Mme G. à propos de « l'inconnu » et du « bizarre » qui figurent dans sa vie les invites d'une étoile lointaine. Et puis, pour finir, la formule pourrait aussi bien servir de devise à l'ethnologue affrontée, en ce début d'article, au miroitement de sa source...

Claude fait signe sur la tombe d'Allan Kardec

- 13 C'est le 27 mai 1978 (on verra plus loin que cette date recelait un sens caché) que, finalement, Mme G. se rend au cimetière du Père-Lachaise. La tombe d'Allan Kardec est, on le sait, très fréquentée encore aujourd'hui. L'afflux des visiteurs gêne celle qui souhaitait se recueillir. Au

bout d'une heure, elle demande « mentalement » à Claude François : « Si c'est toi qui m'as envoyée ici, Claude, je veux être seule devant Allan Kardec. Je te demande de faire partir tous ces gens. » Elle a d'emblée la certitude du pouvoir possédé par le défunt. Mais est-ce bien lui, vraiment, qui la hante ? A la demande de preuve, le personnage occulte répond par l'action : « Une minute après, tout le monde était parti, et je pus enfin me trouver en tête à tête avec Allan Kardec. Dès que je suis arrivée devant la tombe, un moineau portant un duvet blanc dans son bec, arrivé de l'arbre à côté, est venu en sautillant d'abord sur le poteau indicateur de l'avenue et, de là, s'est faufilé sous la dalle de granite recouvrant le tombeau pour se poser un instant, face à moi, sur l'un des bouquets de marguerites placés en permanence derrière le buste d'Allan Kardec. L'oiseau m'a regardée un moment en sautillant sur les fleurs et tenant toujours son duvet blanc dans le bec, puis il est retourné dans son arbre. Terriblement émue par cette manifestation, j'avoue que j'en ai pleuré. »

- 14 Une accélération marque le début de cet épisode : une réaction presque immédiate (« une minute après ») est suivie d'une coïncidence dont la simultanéité (« dès que je suis arrivée »), abolissant le temps, abolit également la distance symbolique qui sépare la vivante du mort. Et voici Claude François présent par l'intermédiaire d'un leste petit héraut, car si « on ne peut s'incarner dans un animal », « le désincarné peut faire quelque chose à un animal » (entr.)
- 15 Des oiseaux, il avait déjà été question dans mon article précédent sur les fans de Claude François. L'une affirmait en effet qu'« il parlait aux oiseaux, il disait que les oiseaux lui répondaient (Pouchelle 1983 : 293) ». Et j'avais évoqué à ce propos un autre François, plus ancien...
- 16 Ce passage avait retenu l'attention de Mme G., qui déclare dans sa lettre : « Bien que je n'aie jamais songé à établir un parallèle entre Claude François et saint François d'Assise (...), j'ai pu constater plus d'une fois qu'un oiseau lui servait en quelque sorte d'"ambassadeur" pour certaines de ses manifestations, d'où la présence d'un oiseau sur une des branches de marguerites insérées dans l'inclusion commémorative déposée à Dannemois (c'est-à-dire sur la tombe de Claude François) en 79. Ce fut là la première apparition d'un oiseau envoyé par Claude. D'autres devaient suivre. D'ailleurs n'est-il pas frappant que dès que mes serins entendent sa voix enregistrée ils se mettent à chanter à tue-tête ? »
- 17 Pour les frêles chanteurs ailés, Mme G. a une passion de très longue date, qui s'étend d'ailleurs à l'ensemble des oiseaux en général, et qui n'est sans doute pas étrangère au rôle tenu par les moineaux et les pigeons de Paris dans les manifestations du défunt⁷.
- 18 Ainsi on comprend mieux, dans ce contexte, le flux d'émotion qui l'envahit lors de sa visite au Père-Lachaise au moment où elle aperçoit l'oiseau. Elle se met à pleurer. Comme pleurent les mystiques plus "catholiques" lorsque, submergés par la sensation de la Présence, ils sentent aller et venir entre eux et l'être divin les flots symbiotiques. Et plus tard l'« ange » répondra à semblables pleurs par ces mots : « Je t'ai trouvée, toi que je cherchais. Toi que j'attendais. Ne pleure pas. Je sais que c'est de joie. Mais je ne veux pas te voir pleurer. » L'émotion surgit au brusque confluent des événements extérieurs et de l'exigence la plus intime. Elle ébranle la personne tout entière, installant au plus profond la certitude du cœur, le sentiment d'évidence.

Pèlerinages

- 19 Cette visite inaugurale auprès d'Allan Kardec met l'histoire entière sous le patronage impressionnant (et sans doute irrécusable pour Mme G.) du « pape » du spiritisme ; ce que confirme la manière dont Mme G. lui donne le mot de la fin, comme on verra plus loin. Mais d'autres « pèlerinages » devaient suivre, cette fois auprès de Claude François : soit au cimetière de Dannemois (Essonne), soit boulevard Exelmans (Paris 16^e) où habitait la star. Autant de trajets, autant d'occasions magiques où les affects et les signes abondent, comme en ce voyage de l'hiver 1980, qui commença dans le "brouillard" :

« 31 janvier (matin) :

Aujourd'hui, veille de l'anniversaire de Claude.

Hier soir, alors que je me trouvais chez ma mère une pensée m'a été imposée :

— Va déposer des fleurs à Dannemois. (J'ai transmis à mon tour un accord.)

— Si le temps est mauvais, je considérerai que cette pensée est née de mon imagination et que, par conséquent, cette demande ne vient pas de toi.

Ce matin : temps épouvantable. Plus tard : éclaircies. J'ai demandé à Claude, par pendule, ce qu'il désirait au juste.

Réponses contradictoires, tantôt oui, tantôt non ; en tout cas, toujours "oui" pour les fleurs. J'ai compris que, malgré son désir, il ne voulait pas m'obliger à affronter trop de difficultés. Je suis donc d'abord allée chercher les fleurs.

Vers le moment du départ, éclaircie, mais temps toujours menaçant. J'ai néanmoins pris la décision de profiter de l'éclaircie (bien que cela m'aurait arrangée de ne pas y aller).

Dans la salle d'attente des cars, la porte d'entrée, à un certain moment, s'est ouverte et refermée lentement. Ce qui a fait dire à une des personnes se trouvant là : "Ça, c'est l'homme invisible qui vient d'entrer." La dame plaisantait mais moi j'avais compris. Pendant tout le parcours : temps couvert avec des averses par intermittence. J'ai demandé plusieurs fois à Claude qu'il m'accorde une accalmie ou une éclaircie lorsque je serai à Dannemois.

A l'arrivée, malgré les rafales de vent, il ne pleuvait plus. Et au moment où je suis arrivée sur la tombe, un coin de ciel bleu est apparu et le soleil s'est montré, un beau rayon de soleil qui est venu me réchauffer.

Quand, trois quarts d'heure plus tard, je suis repartie, des trombes d'eau se sont abattues alors que je venais de monter dans le car. Une véritable tempête, comme si, retenues pendant un temps, elles se libéraient d'un seul coup. »

20 Ces coïncidences météorologiques ne détonneraient pas une hagiographie plus conforme d'autre part aux canons ecclésiastiques. Dès juin 1978, elles éclairent à diverses reprises le journal de Mme G., à partir d'un premier pèlerinage boulevard Exelmans. Dans le long passage qui vient d'être cité, Mme G. attend des variations atmosphériques qu'elles lui prouvent l'origine du message recueilli (« Si le temps est mauvais, je considérerai que cette pensée est née de mon imagination »). Mais, devant l'instabilité de la journée et donc les difficultés de l'interprétation, elle renonce à sa question et recourt au pendule pour demander "directement" au défunt quelle est sa volonté. Les réponses contradictoires qu'elle obtient lui permettent enfin de comprendre les sautes d'humeur de la météorologie : celles-ci renvoient aux hésitations du défunt, soucieux de ne pas éprouver trop durement sa protégée. Car il sait bien que ces voyages à Dannemois, en autobus, sont des expéditions fatigantes. D'ailleurs Mme G. confie que « cela (l') aurait arrangée de ne pas y aller ». Elle fut cependant largement récompensée de sa vaillance puisque, « pour une fois » dit-elle ensuite, Claude l'a accompagnée. C'était lui, « l'homme invisible » dont parlait en plaisantant une autre voyageuse.

21 D'ordinaire, la tombe est un lieu plutôt déserté par le défunt, qui ne se fait pas faute de sermonner Mme G. à ce sujet. En revanche, il est beaucoup plus présent boulevard Exelmans, où Mme G. se rend soit lorsqu'elle s'y sent poussée par une force extérieure à elle, soit lorsqu'elle se sent déprimée. On jugera de l'efficacité du pèlerinage : « Comme d'habitude (tiens...), il fut fidèle au rendez-vous et m'a apporté l'apaisement que j'étais venue lui demander. Je me suis sentie tout à coup comme libérée des misères de la terre. J'ai eu l'impression d'être transportée sur une autre sphère, au-delà même de mon corps. » Elle se trouve là dans un espace intermédiaire entre l'ici-bas et l'au-delà. Espace où, dans la conjonction du monde concret et de l'univers spirituel, s'ourdissent les nœuds générateurs de tous les prodiges. D'où le nombre de coïncidences miraculeuses qui se produisent à l'occasion de ces pèlerinages. Espace sacré donc, « monde imaginal » tel que l'a défini Henry Corbin (1964). La sérénité retrouvée vient conforter - sinon fonder - les preuves que l'ange a déjà données de sa protection. Et dans le cours même de l'écriture qui rapporte l'épisode voici le chanteur présent, à la surprise de l'intéressée qui ne peut s'empêcher de hausser le sourcil (« tiens... ») : le « comme d'habitude » qui lui vient tout « naturellement » à l'esprit est le titre de l'une des chansons de Claude François. Alors qui parle ici ? Claude n'est-il pas, comme Mme G. l'affirme dans sa préface, « le véritable auteur de ce livre dicté de l'au-delà » ?

L'empire du ça...

22 Mme G. reconnaît parfois la proximité du défunt à « l'état second particulier » dans lequel elle est subitement plongée. Cela peut aller jusqu'à l'impression d'être projetée dans un « néant » qui pour elle se distingue nettement du sommeil naturel. « Installée dans mon fauteuil pour regarder le film de la soirée à la télé, j'ai sombré dans une absence totale qui a dû durer plus d'une heure (...). Laisée anéantie et vacillante, je me suis rappelé très imprécisément avoir regagné mon lit tant bien que mal (...) J'ai pensé qu'il devait s'agir d'un cas d'extériorisation⁸. »

Le lendemain, un dialogue avec le chanteur lui fournit l'explication :

Mme G. « J'ai été absente toute la soirée hier, est-ce toi qui es venu me chercher ? *C. F.* - Oui, j'avais besoin que tu m'aides. Excuse-moi si je t'ai fatiguée.

Mme G. - (...) J'aimerais savoir pour quelle cause tu as eu besoin de moi.

C. F. - Je ne dois pas te le révéler, mais elle est utile, crois-moi, pour toi comme pour moi. Je crois que je te donne suffisamment de preuves de ma présence, de mon aide, pour que tu aies confiance. »

- 23 Ainsi le défunt s'empare-t-il de la vivante pour agir à son insu, et il redouble ce coup de pouvoir par un argument d'autorité qui annule toute velléité de vérification chez Mme G. Victime consentante de cette possession, Mme G., en dehors des situations limites d'absence à elle-même, se sent en général impérieusement guidée par une volonté qui n'est pas la sienne. Le manuscrit fourmille d'expressions du genre : « Il fallut que », « je fus poussée à », « forcée à ». Elle ne fait « qu'obéir à une pulsion » dont il est parfois « inutile de chercher la provenance. Ce qui prouve que mon ange gardien est toujours présent, ce qui est bien réconfortant ». Inspirations subites, « influence qui (la) pousse à croire », pensées « imposées »... Mme G. ne s'appartient plus vraiment, ou du moins a laissé en elle la place à autre chose que la conscience diurne. Substitution dont au fond elle sait bien quelque chose dès le début puisqu'elle dit avoir craint de « déménager ».
- 24 Son adhésion, pourtant, n'est pas absolue. Ainsi, après que Claude François lui a fait remarquer qu'il est « fondu » en elle et qu'il a souligné qu'elle ne parvient plus à distinguer quel est celui des deux qui pense ou agit, elle proteste : « N'y a-t-il donc plus que toi qui compte ? N'ai-je donc plus le droit d'avoir mes propres pensées, d'avoir mes propres agissements ? » A quoi il répond qu'il sait bien que cette situation lui plaît à elle, et qu'elle est déçue lorsqu'elle croit n'avoir affaire qu'à elle-même...
- 25 Pour celle qui se demandait : « Pourquoi moi ? Pourquoi m'a-t-il choisie ? Lui qui ne m'a jamais connue, moi qui ne me suis jamais intéressée à lui ? Pourquoi moi ? Pourquoi ? » une étape « capitale » fut franchie dès juillet 1978, lorsque Claude François lui révéla tout ce qu'il lui devait : il a hérité des dons qu'elle a délaissés en renonçant à sa propre carrière artistique. Autant dire qu'il fut de son vivant pour ainsi dire "agi" par le talent abandonné de Mme G. Alors, lequel des deux est censé posséder l'autre, si l'incorporation fonctionne à double sens dans ce récit ? En tout cas, « ce fut "l'étincelle" qui me donna l'assurance qu'il s'agissait bien d'une autre pensée et non de mon imagination, car les explications que j'avais supposées en réponse à la question que je me posais étaient tout à fait différentes de celle-ci. J'aurais imaginé tout, sauf ça ! »
- 26 « Sauf ça »... L'innommable précisément. Pas plus que Mme G. sur son propre terrain, l'anthropologue ne croit au hasard lorsqu'il s'agit des termes utilisés par ses interlocuteurs. Compte tenu de la place qu'occupe le « ça » dans la topique psychanalytique - et en particulier chez G. Groddeck (1923 et Chemouny 1984 : 160-195) - ce surgissement du « ça » m'a fait dresser l'oreille. Le « ça » comme puissance inconsciente régissant tout l'être en son plus profond...
- 27 Or, ce qui ressort de la formulation de Mme G., c'est précisément que « ça » n'a rien à voir avec l'imagination consciente. Dans le même sens va la réponse qu'elle me fit lorsque je la questionnai un jour sur sa relation au mouvement spirite : « ma seule croyance c'est que ça, c'est indépendant de ce qu'on a dans la tête » (entr.). Et « ça » se manifeste avec véhémence, aux moments les plus inopportuns, dans le métro, au bureau, en pleine nuit, etc. : « ça vient quand ça vient » (entr.). « Ça » fait signe de toutes les manières imaginables, comme on va voir, et « ça » finit par frapper le plus concrètement du monde à la porte.
- 28 C'est bien la non-reconnaissance de « ça » comme une émanation de soi qui est pour Mme G. le critère de sa possession par le chanteur. On voit alors combien le disparu, en revanche, a partie liée avec « ça ». Ce disparu qui, au tout début de leurs relations, disait à Mme G. qu'il voulait « qu'(elle) aille au milieu de (sa) conscience ». Aussi peut-on se demander si le sentiment d'évidence qui habite Mme G. en ce qui concerne la présence de Claude François

ne tient pas à l'autorité indéniable avec laquelle « ça » s'est tout à coup manifesté. Et puis, ce qui fait tant de bien ne saurait être imaginaire⁹...

... et ses prodiges

- 29 Des « preuves » de l'intervention du défunt, il s'en est trouvé à foison, qu'elles se soient offertes spontanément, ou qu'il ait fallu les débusquer jusque dans l'anodin.
- 30 Preuve immédiate, par exemple, que celle qu'apporte l'odorat : les effluves d'une senteur inconnue viennent caresser de temps à autre celle qui achète d'autre part pour elle-même le parfum lancé par Claude François, *Eau noire*. Ainsi note-t-elle au 2 juillet 1978 : « Le soir, installée dans mon fauteuil en regardant la télé, un parfum inconnu est passé, qui n'avait rien à voir avec le mien habituel. Après maintes vérifications, je dus me rendre à l'évidence : il ne provenait de nulle part alentour, ni de l'extérieur (fenêtre ou escalier de l'immeuble) ni de l'intérieur de mon appartement. Une fois réinstallée dans mon fauteuil, il me fut renvoyé une deuxième fois (un parfum beaucoup plus féminin que l'*Eau noire* qui est le mien). »
- 31 Parfois remarquée par des tiers (collègues de bureau), cette odeur se répète la plupart du temps à l'identique. Dans deux ou trois cas, il s'agit d'un « nouveau parfum », d'une odeur de basilic, voire de rose. Quant à l'origine du parfum principalement détecté, Mme G. n'a aucun doute : « Ce n'est que bien plus tard, en 82 environ, que j'ai appris la composition du mélange que Claude utilisait (*Jicky* et *Shalimar* de Guerlain, avec *Framboise* de Molyneux). Je n'ai encore jamais tenté l'expérience, bien que j'aie eu l'intention d'essayer ce mélange. Je suis sûre pourtant que je retrouverais le parfum clandestin qui est si souvent venu rôder autour de moi » (lettre). Mais pourquoi plusieurs odeurs ? C'est qu'il en va différemment selon l'évolution de l'être : le parfum composé témoigne chez le « désincarné » d'un reliquat de sa condition antérieure ; l'odeur de rose révèle en revanche son « être astral » ou « subtil », « maintenant en parfaite harmonie avec l'univers ». Il est passé de l'artifice du parfumeur à la vérité de la nature.
- 32 Bien distincte de la sensation d'évidence que propage toute senteur, intervient d'autre part une méditation arithmétique qui porte sur les dates et les différents numéros qui apparaissent dans la vie quotidienne. Ces exercices de *déchiffrement* permettent à Mme G. de détecter les intersections de sa propre existence et de celle de Claude François. Ainsi, lorsqu'elle réfléchit aux indices qui pourraient attester qu'il y a bien entre elle et lui une transmission de dons, elle s'aperçoit que la dernière chanson qu'elle ait écrite « portait sur le tampon de déclaration de la SACEM l'année 1957, date à laquelle Claude décidait de devenir musicien ».
- 33 Ou bien encore elle note la récurrence fatidique du chiffre 39 : 1939 est l'année de naissance de Claude François ; c'est à 39 ans que leurs vies respectives ont basculé : à cet âge Mme G. quittait la scène, et une dizaine d'années plus tard, Claude François disparaissait d'une manière encore plus radicale. Aussi lorsque le nombre en question émerge au hasard des configurations quotidiennes, Mme G. y voit-elle une signature indiscutable, qui vient parfois confirmer *a posteriori* sa conviction d'être bien sur la voie. C'est ce qui se passe quand, trois ans après la visite au cimetière du Père-Lachaise dont il a été question plus haut, et poussée par une inspiration subite, elle se met à additionner les chiffres correspondant à la date du 27 mai 1978 : elle obtient 39.
- 34 Enfin les coups frappés (phénomène aussi ordinaire dans le spiritisme que l'est la perception d'odeurs dans la littérature mystique et hagiographique) ces coups, qui se multiplient autour d'elle, attestent également l'intervention du défunt : ou bien ils indiquent simplement sa présence protectrice, ou bien ils signifient qu'il est désireux de délivrer un message, ou bien encore ils annoncent ou confirment une communication, un événement. Il s'agit de bruits très divers, soigneusement décrits par Mme G. : craquements et coups dans son buffet, la penderie, la table de télévision, l'armoire, l'oreiller, le traversin, un montant du lit, dans l'oreille même... Tantôt le son en est « très distinct », tantôt ce sont des « frôlements indéfinissables ». Parfois c'est « un petit bruit semblable à celui d'un ongle sur une boîte en carton ». Leur destinataire en est parfois cernée, comme ce 5 juin 1979 où, écrit-elle, « vers 6 h du matin, à trois reprises, à certaine distance, un coup a résonné : le premier dans la penderie à ma droite, le second en face à droite, le troisième face gauche, comme par un mouvement tournant autour de moi. En me levant, j'ai allumé le transistor qui diffusait *Le lundi au soleil*, c'est-à-dire une chanson de

Claude François ». Ainsi les coups frappés sont-ils le moyen choisi par le chanteur pour la prévenir de son passage sur l'antenne.

35 Que l'origine concrète de ces phénomènes soit à l'occasion sans mystère - Mme G. s'aperçoit par exemple que certains sont produits par la minuterie du chauffage électrique de sa voisine de palier - n'empêche pas qu'ils puissent dépendre d'une cause première immatérielle, c'est-à-dire du « désincarné ». « Bien que j'aie compris depuis longtemps que les bruits (...) provenaient de (cette) minuterie (...), je sais également que cet appareil extrêmement sensible à toute influence est aussi une possibilité pour Claude de me faire comprendre parfois sa présence. J'en ai eu ainsi une nouvelle preuve ce matin même (6 h) où le mouvement dudit appareil a été actionné d'abord trois fois : lettre C et ensuite six fois : lettre F. »

36 Il y a bien ici un *deus ex machina*, au sens le plus littéral de l'expression, qui signe de ses initiales sa propre manifestation. Encore fallait-il, pour le repérer, être familiarisé avec les méthodes spirites, de façon à compter les coups et en reporter le nombre sur l'alphabet. Et encore fallait-il surtout espérer l'émergence d'un sens pour procéder sur-le-champ à ce comptage. Cette attention *a priori* n'a pas produit sans doute les bruits entendus, mais du moins a-t-elle permis de les percevoir, c'est-à-dire de les interpréter. D'autre part, si les scrupuleuses enquêtes auxquelles Mme G. se livre fréquemment sur la cause matérielle de ces bruits ne mettent pas en péril la signification ultime qu'ils assument, c'est qu'elle opère implicitement une distinction majeure entre l'origine immédiate (apparente, concrète) d'un phénomène et sa cause première (occulte, transcendante). L'existence humaine se déroulerait bien pour elle sur deux plans différents et parallèles - comme le disent les religions - dont les interférences occasionnelles donneraient lieu à ces coïncidences extraordinaires que sont les miracles, ici aux coups frappés.

Des coïncidences ?

37 Bien souvent annonceurs d'événements, ces bruits l'ont en tout cas tenue, pendant plusieurs semaines, en état d'éveil, sinon d'alerte (ce qui est l'une des fonctions reconnues par l'Eglise catholique au miracle¹⁰) : « Comme chaque nuit, ou presque, quelques bruits ont retenti la nuit dernière. C'était un avertissement. A la librairie, j'ai trouvé un numéro du magazine *Girls* comportant un article sur la maman de Claude et le jeune chanteur que l'on donne comme son protégé : Gérard Marty. »

38 Prévenue qu'elle est en situation de découvrir de nouvelles "reliques", Mme G. ne guette donc pas seulement les signes que lui adresse directement Claude François, mais les traces qu'il a laissées dans le paysage bariolé des médias. Entre les bruits de la nuit et l'invention du jour - invention au sens liturgique, comme on le dit de la découverte de la Sainte Croix - sont tissés des liens qui, si l'on se place à l'intérieur de l'univers de Mme G., ne ressortissent pas à la causalité ordinaire. Comme si une lente alchimie avait patiemment fondu les réseaux du quotidien pour y projeter les formes engendrées par une soif radicale. Car les faits « couvent » parfois longtemps avant d'apparaître au grand jour, révélés par leur « signature », comme c'est arrivé en 1982 :

« Dimanche 25 avril :

Un fait qui "couvait" certainement depuis une quinzaine de jours a trouvé ce jour sa signature.

Le 12 avril dernier (lundi de Pâques), des amis et le président du Club de Claude étant venus me voir ont vu pour la première fois le magnifique poster de Claude qui se trouve au-dessus du piano, et le président a émis le désir d'en avoir un pour le Club. Le nom de son auteur se trouvant dans le bas dudit poster, j'ai donc pu trouver dans l'annuaire des PTT l'adresse du photographe à qui j'ai téléphoné, mais qui s'est à peine rappelé cette photo, dont il n'existe plus à présent ni cliché, ni exemplaire, ni même la maison qui l'avait édité.

Mais le merveilleux du fait se trouve ailleurs :

1. Le prénom du photographe est Claude (Claude Gassian).

2. Il habite un immeuble dans lequel j'avais visité un appartement (trop petit) alors que j'en cherchais un.

3. Dans le cours de cette dernière semaine, un article d'Atlas que j'ai eu à corriger dans la rubrique "Entre les lignes" donnait comme références photographiques le nom de... Claude Gassian.

4. Ayant l'intention de le rappeler peut-être un jour, j'ai noté aujourd'hui ses nom et adresse dans mon agenda, et j'ai eu la surprise de constater que je venais de l'inscrire sur la page faisant face à l'adresse du Club de Claude, que j'avais notée par erreur à la lettre G.

5. Incitée à faire l'addition des chiffres du numéro de téléphone du photographe, qui est : 606.49.59, en voici le résultat :

$6 + 6 + 4 + 9 + 5 + 9 = 39$.

Ce chiffre est naturellement une signature.

Dans quel but Claude m'oriente-t-il vers cet homme ? »

39 On ne le saura pas car il n'en est ensuite plus question. Ce qui fait sens, « le merveilleux du fait », c'est la série des coïncidences, couronnée par l'éclosion numérique qui en est « naturellement la signature ». Partie à la recherche des coordonnées du photographe, Mme G., en frayant son chemin parmi les taillis du quotidien, croise et recroise le fil qui la relie elle-même au disparu si présent. Ces recoupements inattendus sont d'autant plus convaincants pour elle qu'ils résultent éventuellement d'une erreur commise lors d'un trajet plus ancien, tel le report fautif de l'adresse du Club de Claude François à une lettre qui est aussi l'initiale de Mme G. Que finalement ce Claude Gassian sorte de l'histoire ne dément pas le sens que ces confluent ont pris pour l'intéressée, puisque l'essentiel c'est qu'il lui soit donné d'éprouver la proximité de l'ange. Éprouver, c'est-à-dire ressentir, mais aussi, et en même temps, faire la preuve.

De l'utilité et de la vanité des preuves

40 Or l'insistance que met Mme G. à établir ces preuves, son souci de rigueur, sa précision quasi obsessionnelle dans le détail des faits, tout cela, c'est presque trop. Comme s'il lui fallait combattre un doute particulièrement tenace. Et en effet. Tout au long du manuscrit reviennent des expressions telles que « aucun doute n'est plus permis », qui indiquent la persistance de l'incertitude. Bien consciente de « la fragilité des preuves offertes » dans certains cas, Mme G. est toujours soulagée lorsqu'elle constate de nouvelles interventions de la star dans sa vie : « Ces faits se produisent à temps pour venir m'enlever les doutes qui, une fois de plus, m'avaient assaillie. »

41 Et puis l'interprétation des signes est parfois si difficile que « c'en est décourageant ». D'autant qu'il n'est pas toujours exclu que le défunt ne se livre à quelque facétie, voire à de « pieux mensonges » : « Tu peux toujours faire confiance à mes réponses par pendule », lui dit-il au bout d'une année. « Je sais que tu doutes depuis la fausse réponse concernant l'émission du *Top Club*. J'ai eu le tort de te cacher la vérité sachant que cela te peinerait. C'était un pieux mensonge de ma part. Je ne recommencerai plus, promis. Mais garde confiance. » S'ensuit un dialogue épineux où Mme G. finit par réclamer une preuve d'authenticité que l'idole lui refuse comme un enfant gâté, sous le prétexte qu'il suffit qu'elle le lui demande pour qu'il n'ait pas envie d'en produire. Des preuves, donc, il n'y en a jamais assez. Et dès janvier 1980 - l'aventure dure depuis un an et demi environ - le disparu justifie sa répugnance par des arguments imparables :

C.F. « L'an dernier, nous en étions encore à nos premiers contacts. Ces preuves t'étaient nécessaires. Tu comprends ma présence sans ces manifestations, à présent, et tu reçois mes pensées sans que ces preuves matérielles te soient indispensables. Elles sont devenues inutiles.

Mme G. - Mais uniquement pour me faire plaisir, Claude, je t'en prie.

C.F. - Je suis en toi. Tu es moi. Si tu veux des manifestations de ce genre, produis-les toi-même, puisque c'est moi qui te commande. A moins que tu ne préfères que je sorte de toi, que je me dissocie de toi. Préfères-tu que je me manifeste et que je m'éloigne ou ne pas m'entendre mais que je reste en toi ?

Mme G. - Ce n'est pas la peine que je réponde. Tu connais mon choix. Excuse-moi de m'accrocher à ces choses sans importance. Bonne année, mon amour (ce mot est banal en ce qui nous concerne, mais hélas, nous n'en avons pas d'autres), et reviens souvent en moi. »

42 Ainsi la poursuite des manifestations prodigieuses signifierait-elle une faillite de la fusion tant recherchée... On sait que les mystiques se passent plus aisément de miracles que les croyants ordinaires. Difficile dilemme pour Mme G. que cette contradiction entre son désir de symbiose avec l'ange et le « plaisir » qui accompagne le surgissement des signes miraculeux. Bien qu'elle ait choisi la fusion, Mme G. mettra près de trois années à renoncer aux preuves extérieures données par Claude François.

- 43 C'est en juillet 1983 qu'elle se rend compte que « le temps des messages télépathiques est révolu pour laisser à présent la place à celui de la lumière, des éclaircissements, des confirmations et témoignages de la véracité de tout ce qui m'a été transmis ». Le manuscrit s'arrête peu avant Noël 83 (le 17 décembre) sur une manifestation du défunt : au moment où Mme G. rentre dans une grande surface, est diffusé *Comme chant de Noël* la dernière chanson qu'ait enregistrée Claude François la veille de sa mort. « Si elle est passée à ce moment même, je sais très bien que ce n'est pas une coïncidence. » C'est sur cette phrase que, page 364, juste avant l'Epilogue, s'achève le manuscrit.
- 44 Ce n'est sûrement pas un hasard - pour reprendre la pensée de Mme G. - si le manuscrit comporte en tout 365 pages. Le chiffre donne à l'aventure vécue pendant près de six ans la dimension d'une année symbolique, soit d'un cycle complet. De même n'est-ce pas pure coïncidence si le texte s'achève, en ces jours précédant la Nativité, sur le dernier enregistrement fait par le disparu à la veille du grand départ. On est au seuil d'un nouveau mode d'existence pour les deux protagonistes de cette histoire. D'une nouvelle naissance qui les rapproche dans le mouvement même où elle les éloigne l'un de l'autre. Pleinement entré dans la « Lumière » Claude François s'est enfin entièrement dépouillé de toute matérialité. « C'est mieux pour lui qu'il ne se manifeste plus en somme (...). On ne peut plus se mettre en communication avec (les êtres de ce genre). D'abord ils sont trop intégrés à leur nouvelle existence, quoi. Nous on ne peut plus les comprendre. Et ils ne peuvent plus d'eux-mêmes, ils ne peuvent plus se matérialiser comme ils le faisaient avant, par des choses matérielles, ils ne sont plus matériels » (entr.).
- 45 De même que le 11 mars 1978 la mort physique du chanteur permettait son intrusion dans l'existence de Mme G. (« Il n'est pas mort... pour moi il est né justement le 11 mars (...) il est venu à moi le 11 mars » [entr.]). De même, en cette fin d'année 1983, l'achèvement de sa transformation en esprit, si elle l'écarte radicalement de toute vie terrestre, permet-elle enfin sa fusion complète avec son *alter ego*. Au-delà, désormais, de tout prodige extérieur, le mort est devenu le « complément » de Mme G., il l'habite en continu, il l'inspire et la fait agir. « Cet être-là, il est en moi » (entr.). On comprend mieux pourquoi l'Epilogue se clôt sur la formule inscrite sur le tombeau d'Allan Kardec : *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la Loi*.

Le retour de Dionysos

- 46 La « mission » de Mme G. consistait à « prouver qu'une autre vie existe au moment où nous quittons notre condition terrestre ». Y est-elle parvenue ?
- 47 Fausse question, en un sens. Car la réponse dépend de l'outillage mental des destinataires de son manuscrit. L'ethnologue, pour sa part, voit dans ce texte moins une collection de preuves se rapportant à la réalité de la survie dans l'au-delà, que le déploiement d'une fonction complexe où le symbolique prend le concret à bras-le-corps. De ce "passage à l'acte" du symbolique émanent les signes de vie - coups frappés, parfums, coïncidences, etc. - qui ponctuent le dialogue engagé entre Mme G. et le personnage qui vient occuper une place fondatrice dans sa psyché.
- 48 Le « fait » essentiel de cette histoire me semble être son point de départ apparent : l'intense sentiment de la présence du chanteur disparu, sensation immédiate qui se passe de preuve et qui n'est pas partageable avec autrui. A l'origine donc, un affect puissant qui émerge au moment de la mort de Claude François. Là-dessus s'engage une double quête qui gouverne toute l'aventure : quête du sens et quête de preuves, les secondes étant appelées à dévoiler et à valider le premier.
- 49 Le sens est progressivement livré au cours des manifestations de la star, mais deux étapes décisives scandent son dégagement. L'une a déjà été mentionnée : un message apprend à Mme G. que Claude François n'a fait que reprendre son propre flambeau à elle lorsqu'elle a quitté la scène lyrique en « faisant une croix dessus » - une part d'elle-même étant symboliquement morte dans le sacrifice, dirais-je, par lequel elle a abandonné le métier qui lui faisait plaisir et qui assurait son identité.
- 50 Ensuite, trois ans plus tard, une correction d'épreuves lui fait découvrir « comme par hasard » le rôle que joue dans la Cabale le mythe d'un androgyne originel. L'adéquation de ce symbole

à ce qu'elle ressent confusément, voire inconsciemment, emporte son adhésion : « Ah ! bien, voilà l'explication ! C'est ça l'histoire de Claude et moi ! » (entr.). Ici « apprendre c'est se ressouvenir », comme souvent chez les spirites. Pour Mme G. cette révélation est le plus impressionnant des « miracles » qui lui ait été donné de vivre (entr.). Est enfin désigné le « ça » qui demandait depuis si longtemps, et si fort, à être reconnu.

51 « Ça », c'est-à-dire l'unité originelle que Mme G. formait avec le disparu, chacun d'eux y étant le pendant de l'autre, unité si forte que, après la dissociation que lui a fait subir l'incarnation des deux moitiés dans des individus différents et non synchrones (puisque Claude François était plus jeune que Mme G.), elle tend à se reconstituer en dépit de tout. On est au-delà du schéma classique de la possession, comme l'indiquait déjà la « transfusion » des propres dons artistiques de Mme G. au chanteur. Quant à la fusion finalement réalisée, elle permet entre autres choses la reconnaissance d'une bisexualité légitimée par la tradition - l'image de la vedette, notoirement ambiguë sur ce plan, servant de truchement pour opérer cette mutation intérieure.

52 Toutefois, ce n'est là qu'une dimension de l'aventure. Il y a aussi que cet *alter ego* incarne la part créatrice qui fut étouffée chez Mme G. De sorte que l'intervention du chanteur dans sa vie, depuis l'au-delà prend les allures d'un retour de Dionysos, apportant apaisement et joie de vivre¹¹.

53 A noter que le rôle ainsi dévolu à Claude François dans l'itinéraire individuel et solitaire de Mme G. coïncide avec l'image que le chanteur avait voulu donner de lui, comme avec certains aspects plus généraux du "culte des idoles". Le groupe de danseuses dont le chanteur s'entourait sur scène - ces Clodettes avaient d'ailleurs, du vivant de l'artiste, plus que ce dernier éveillé l'intérêt de Mme G. - n'est pas sans rappeler le cortège des Bacchantes qui suivait le dieu grec, revu et corrigé par le *show-business*. De plus, il faut se souvenir que le propre des superstars de la chanson contemporaine est de se donner en pâture à leurs fans, à l'issue de leur spectacle : scène dionysiaque s'il en est, quelque paradoxale que puisse apparaître la mise en pièces de la figure du dieu.

54 Aussi l'aventure vécue par Mme G. se déroule-t-elle au carrefour de plusieurs dimensions : un des mythes qui gouvernent souterrainement la mentalité occidentale, le contexte socio-culturel des mass media, le "génie" d'un chanteur, une biographie individuelle. De là peut-être l'efficace d'un affect qui se mit à « couvrir » des prodiges.

Faut-il le croire pour le voir ?

55 Preuves de l'identité du chanteur, preuves de sa présence, preuves de son intervention efficace dans le concret : le manuscrit livre une foison de « faits » de nature diverse qui sont censés convaincre le lecteur, lui communiquer la « certitude » à laquelle Mme G. est parvenue malgré ses doutes. La difficulté est que son adhésion à elle dérive beaucoup plus des chocs émotionnels qu'elle a ressentis que de son observation, quelque méticuleuse qu'elle ait été, des événements. Ces derniers auraient plutôt le rôle d'épiphénomènes venant renforcer de l'extérieur la conviction installée « au cœur de (sa) conscience », pour reprendre l'expression attribuée au chanteur.

56 D'où une équivoque majeure, qu'on retrouve bien souvent ailleurs, dans les livres que médiums et autres « intuitifs » produisent pour faire part de leur expérience et en attester la réalité : les preuves données n'en sont que par rapport à une expérience intérieure dont le ton n'est jamais restitué, tant les uns et les autres sont désireux de donner des gages à ce qu'ils pensent être la légitimité scientifique. Ici le choix délibéré que Mme G. a fait d'une écriture "objective" l'empêche de transmettre au lecteur l'émotion même qui l'a bouleversée et qui a emporté sa propre adhésion, en deçà de tout raisonnement sur la logique des événements.

57 Or, c'est à cette logique des événements qu'elle recourt pour tenter de convaincre son lecteur, alors même que la perception des « faits » en cause semble dépendre en grande partie de l'affect originel (voire du désir de preuves) qui anime Mme G.

58 J'ai montré précédemment que la production exubérante des signes venait signaler la persistance du doute. Le « plaisir » qui accompagne les manifestations concrètes du défunt ne tient pas seulement à l'immédiateté de la présence ainsi signifiée. Il marque aussi le

soulagement de voir se projeter dans une matérialité enfin tangible une sensation par définition impalpable. On pourrait dire que le corps réclame ici son dû, indépendamment des intuitions de la psyché.

59 Mais il faut peut-être aussi se demander si le plaisir éprouvé ne provient pas de l'instance corporelle et psychique qui agit la personne en son plus profond, je veux dire du *ça* (encore et toujours lui), qui jouirait lui-même de cette inscription du symbolique dans le concret, ou plutôt du processus même par lequel il la fait se réaliser. Comme si ces "passages à l'acte" redoublaient, à l'échelle du monde extérieur, les jeux insolents du *ça* dans l'intimité veloutée de la personne. Et comme si cet *innommable*, ici traité comme un personnage étrange et bien occulte en effet, pouvait se réjouir non seulement de sa propre action mais encore du spectacle de celle-ci de même qu'il jouirait dans les incessants brassages du corps et de la psyché qui président à toute incarnation. Alors, si incongru qu'il soit d'y songer, y aurait-il une sorte de narcissisme du *ça* ?

60 L'interprétation est risquée. Mais pourquoi l'anthropologue ne se livrerait-il pas, en certaines occasions, à l'*enthousiasme* antique qui fait du locuteur l'interprète d'un « savoir » inconscient ? Comme l'a bien montré Patrick Troll - *alias* Groddeck -, on ne saurait parler froidement du *ça*. Celui-ci déborde. C'est même sa nature que de proliférer, comme le lierre qui fut, avec la vigne, l'un des attributs de Dionysos. Il peut donc bien accompagner aussi une démarche de connaissance, comme on l'a vu chez un Rabelais ou un Paracelse. Je l'ai laissé s'exprimer ici à titre expérimental. Quant à faire la preuve de ce que me souffle cette petite drôlesse intérieure...

61 Si je m'interdis bien d'en venir jamais à *fabriquer* la preuve de ce que je viens d'avancer, cela me ferait vraiment *plaisir*, en revanche, que la suite de mes investigations en apporte la vérification. Peut-être les faits en question couvent-ils déjà...

Post-scriptum de M^{me} G.

62 J'avais proposé à Mme G. une sorte de droit de réponse, convaincue que je suis de la nécessité non seulement déontologique mais aussi heuristique du « retour à l'informateur », étant entendu que chacun, et donc le scientifique aussi, garde son droit à la parole. L'intéressée m'a envoyé ses commentaires, dont je livre ici à peu de choses près la totalité (j'ai laissé de côté un paragraphe concernant l'incarnation non synchrone des deux moitiés de l'androgynie parce que cela s'éloignait du thème général du numéro sans apporter d'éclairage décisif sur la pensée de Mme G.), dans un ordre différent du sien (qui suivait mon propre texte).

63 1. Le terme « métier qui lui faisait plaisir » (supra p. 44) est beaucoup trop faible et bien loin d'être exact : il s'agissait non seulement d'un simple « plaisir », mais d'une vocation, plus exactement d'un don (ou de plusieurs). Qu'on en juge : 1^{er} prix de piano. 1^{er} prix de solfège. Auteur-compositeur (membre de la SACEM) ; et aussi : comédienne, chanteuse, danseuse, chef de chant-répétitrice, fantaisiste et rôles de premier plan dans l'opérette, de second plan en opéra et opéra-comique. De plus : « enfant de la balle » ; ayant grandi dans ce milieu lyrique qui fut tout mon univers jusqu'à mon mariage. Je peux me permettre d'employer le terme : « avoir le métier dans le sang ».

64 Mais être « artiste jusqu'au bout des ongles » étant devenu insuffisant dans ce contexte où le talent si grand soit-il se voyait relégué au dernier plan après de nombreux côtés beaucoup plus « terre à terre », voire même quelquefois sordides, tous ces dons et facilités, par manque d'adaptation de ma part, n'ont jamais pu être mis en valeur.

65 C'est pourquoi je salue bien bas Claude qui, lui, a su s'adapter, et ce avec presque rien ni aucune des facilités qui m'avaient été offertes. Ce n'est pas le dévaloriser que de parler de ses propres handicaps puisque lui-même se plaisait à les énumérer : « Manque de voix, manque de taille, musicien médiocre, aucune notion de danse, issu d'une famille bourgeoise et non artiste » etc. Il ajoutait d'ailleurs, pour conclure ce palmarès : « Je me demande moi-même comment, avec si peu de bagage, j'ai pu en arriver là ! »

66 Et pourtant, malgré ce manque total de dons et de facilités, il a su devenir un artiste admirable et présenter un spectacle complet à lui seul. Si je ne me suis jamais intéressée à lui de son « vivant » - et pour cause !... -, je m'incline aujourd'hui bien bas devant un tel résultat. Et je lui crie bien haut : « Bravo, Claude ! et merci !... »

- 67 2. (A la page 44) allusion est faite à un « itinéraire solitaire ». Bien que ce mot soit compris ici dans un sens différent de l'expression « solitude », il conduit néanmoins jusqu'à cette dernière pour décrire l'état nécessaire à toute communication occulte ou spirite. En effet, sans cette « solitude », tout au moins passagère, aucune manifestation de cette sorte n'est possible. Ce qui prouve bien d'ailleurs que la plupart des individus qui se vantent d'être « médiums » pour en retirer un bénéfice ne sont en réalité que des charlatans, car la mise en condition ne peut se produire que dans cet état de solitude ; de plus, un esprit ne se manifestera que selon son bon plaisir et ne répondra pas forcément à l'invocation du moment.
- 68 Ce charlatanisme est d'ailleurs le premier responsable du scepticisme concernant la réalité de ces manifestations et, par là même, concernant la preuve de la survie après la vie terrestre.
- 69 3. En ce qui concerne les « coups frappés », la meilleure preuve de leur existence réelle a été apportée à l'incrédule que j'ai toujours été justement à partir du jour où ils se sont tus ; à mon grand regret d'ailleurs...
- 70 4. Il n'est vraiment pas en mon pouvoir d'affirmer si la foule de détails contenus dans le manuscrit peut emporter la conviction d'un lecteur sur la véracité d'une survie dans l'au-delà, pour ma part, je me suis contentée de mentionner des faits tels qu'ils se sont déroulés et produits. Cependant, si ce qui suit peut aider à conforter une certaine adhésion à cet exposé, je peux ajouter que des *preuves* se rapportant à plusieurs manifestations ne m'ont été fournies bien souvent que beaucoup plus tard, des mois, voire même des années après que ces dernières eurent lieu, faisant alors s'envoler mes derniers doutes en emportant de ce fait ma propre conviction (...). D'autre part, comment expliquer que me soient parvenus, toujours lors de communications, des mots dont j'ignorais moi-même la véritable signification et qui étaient employés là dans un tout autre sens que celui que je leur connaissais. Ainsi, cette phrase - pour moi ô combien sibylline - qui décrivait un « concept de l'être dans sa forme métaphysique retrouvée ».
- 71 C'est seulement après vérification dans le Grand Larousse que j'ai pu constater que certains mots de cette phrase avaient été exprimés dans ce sens par Platon !... Ma culture n'a pourtant jamais atteint ce niveau !
- 72 5. Finalement, s'agissait-il bien là de la fameuse « mission » (p. 43) ? C'est aujourd'hui la question que je me pose, car il me semble que si cela avait été le cas, Claude m'aurait facilité les choses pour la publication de ce texte. Peut-être a-t-il voulu tout simplement faire savoir qu'il avait enfin trouvé dans l'au-delà la réponse au problème de l'après-vie sur lequel il s'était si souvent interrogé au cours de son séjour sur terre. En matière de « mission », j'ai maintenant la certitude que, depuis un an, une nouvelle m'a été imposée - plus « terrestre » mais aussi difficile que la première - en rapport direct avec lui-même et concernant quelqu'un à qui il s'est intéressé.

Bibliographie

- Boyer P.**, 1986. « Tradition et vérité » in « Anthropologie. Etat des lieux », *L'Homme*, n° 97-98.
- Bridwell Beckham S.**, 1987. « Death, Resurrection and Transfiguration : the Religious Folklore in Elvis Presley Shrines and Souvenirs » in *International Folklore Review*, n° 5.
- Chemouni J.**, 1984. *Geörg Groddeck, psychanalyste de l'imaginaire*, Paris, Payot.
- Corbin H.**, 1964. « *Mundus imaginalis*, ou l'imaginaire et l'imaginal » in *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 16.
- Dictionnaire de spiritualité*, 1980, Paris, Beauchesne.
- Flournoy Th.**, 1983. *Des Indes à la planète Mars*, Paris, Seuil.
- Groddeck G.**, 1923, trad. 1973. *Le livre du ça*, Paris, Gallimard.
- Hillman J.**, 1977. *Le Mythe de la psychanalyse*, Paris, Imago.
- Moody R.A.**, 1989. *Elvis After Life (Unusual Psychic Experience Surrounding the Death of a Superstar)*, New York, Bentam Books.
- Porète M.**, XIII^e s. (1984). *Miroir des âmes simples et anéanties*, Paris, Albin Michel.

Pouchelle M.-C., 1983. « Sentiments religieux et *show-business* : Claude François objet de dévotion populaire » in Schmitt J.-C., *Les Saints et les Stars*, Paris, Beauchesne.

1987. « Mots, fluides et vertiges : les fêtes orales de la mystique chez Gautier de Coinci » in *Annales ESC*, n° 5.

Sébillot P., 1904-1906, rééd. 1984. *Le Folklore de la France (La Faune)*, Paris, Imago.

Notes

1 Claude François n'est pas la seule star à être créditée d'une vie après la mort. Cf. les témoignages sur les manifestations d'Elvis Presley, recueillis par un psychiatre américain surtout connu pour ses enquêtes sur les états de conscience propres aux comas dépassés, Raymond A. Moody. D'autre part, Jean-Bruno Renard (université Paul-Valéry, Montpellier) me signale l'article de Sue Bridwell Beckham, « Death, Resurrection and Transfiguration : the Religious Folklore in Elvis Presley Shrines and Souvenirs ». Je lui dois aussi la communication du résultat d'un récent sondage réalisé au Canada : « 10 % de la population pense qu'il est possible ou même certain que le "King" soit encore vivant. »

2 Voir la manière dont se présente, par exemple, fort loin de nous dans le temps, tel recueil de miracles médiévaux du xiii^e siècle (Pouchelle 1987 : 1209-1230).

3 J'adopte ici une attitude qui fut celle de Théodore Flournoy (1983) lorsqu'il rendit compte, en 1900, de ses recherches auprès d'une médium genevoise. Comme il en fit l'expérience, cette position n'est pas si confortable qu'elle en a peut-être l'air : le refus de prendre parti dans l'absolu met le chercheur en butte à l'hostilité de ceux qui le croyaient convaincu de la « réalité » des faits médiumniques, comme à celle de ceux qui s'attendaient à voir l'« imposture » dénoncée (Flournoy 1983). Sur les questions que soulève ce relativisme raisonné on se référera à P. Boyer (1986 : 347-372).

4 Pour la commodité de la lecture, et en raison du caractère privé du manuscrit dont est tirée la majorité des citations, je n'indiquerai pas la pagination correspondant aux extraits mentionnés, bien que ce genre de précision ait l'avantage de « faire plus vrai »... Les citations tirées du manuscrit ne sont accompagnées d'aucune mention spéciale, celles qui proviennent d'entretiens ou de la lettre qui me fut envoyée par Mme G. seront suivies de (entr.) ou (lettre).

5 Le principe du *oui-jà* régit également ce qu'on appelle familièrement « les verres » : la main du ou des médiums étant posée sur un objet mobile (verre retourné, ou planchette montée sur roulettes), ce dernier se dirige vers telle ou telle lettre d'un alphabet disposé circulairement, sur un plan horizontal, sans intervention volontaire des participants.

6 L'écriture automatique, qui fut chère aux surréalistes, est d'abord un procédé spirite qui consiste à abandonner le contrôle conscient de la graphie. L'expression recouvre des expériences assez différentes : certains médiums disent écrire quasiment « sous la dictée » d'une sorte de voix qui ne serait ni intérieure ni extérieure, d'autres disent ne pas savoir ce qu'ils écrivent au moment où leur main bouge sur le papier. Les spirites auprès desquels j'ai travaillé dans le Nivernais voient dans ce dernier cas l'effet d'une possession partielle par un esprit. En ce qui concerne Mme G., il semble qu'elle écrive sous l'emprise d'une « inspiration », envoyée par Claude François. Celle-ci n'a pas la forme de pensée discursive mais arrive plutôt sous la forme d'une « pensée globale » qu'il revient à l'écriture de démêler comme on démêlerait « une pelote de laine » (manuscrit et entr.). Aussi la transcription prend-elle l'aspect d'une traduction qui assurerait le passage d'une impression, voire d'une sensation, reçue d'un coup, en bloc, à un discours articulé se déroulant dans le temps.

7 Se souvenir d'autre part de la place que les oiseaux tiennent dans le folklore comme messagers, âmes métamorphosées, etc. Cf. par exemple ce que rapporte P. Sébillot (1984 : chap. III et IV).

8 Cet « anéantissement », qui résulte de la fusion et de l'amour absolus, fait penser à celui qu'évoqua, à la fin du xiii^e siècle, Marguerite Porete dans son *Miroir des âmes simples et anéanties* (1984). Brûlée vive pour hérésie et insoumission, la béguine médiévale paya de sa vie une liberté d'esprit que, dans un autre contexte historique et toutes proportions gardées, Mme G. revendique à sa manière. Mais certes notre contemporaine ne court pas les mêmes risques.

9 C'est ce qui ressort de la manière dont Mme G. oppose la dépression qui l'accable quand elle pense qu'elle seule est à l'origine des manifestations de Claude François, et le soulagement

qu'elle retire de l'idée que cela ne vient pas d'elle. Tel qu'il est amené dans ce texte, ce soulagement fait partie des preuves. Mais ici, faute de place, il me faut demander au lecteur de me croire sur parole...

10Cf., dans le *Dictionnaire de spiritualité* (1980), l'article miracle signé par R. Latourelle : « Le miracle, comme d'ailleurs la sainteté, maintiennent l'homme dans un état d'alerte, dans l'attente de l'Époux » (coll. 1283).

11Qu'on ne se fie pas à l'association ordinairement faite entre Dionysos et la furie meurtrière des Bacchantes. Le déchaînement de celles-ci vient surtout sanctionner l'impiété de ceux qui n'entendent pas faire sa part au dieu dans leur existence. Là-dessus voir la réflexion stimulante de J. Hillman (1977). =

Pour citer cet article

Référence électronique

Marie-Christine Pouchelle, « Les faits qui couvent, ou Claude François à contre-mort », *Terrain* [En ligne], 14 | 1990, mis en ligne le 17 juillet 2007, 14 mars 2012. URL : <http://terrain.revues.org/2969> ; DOI : 10.4000/terrain.2969

Marie-Christine Pouchelle, « Les faits qui couvent, ou Claude François à contre-mort », *Terrain*, 14 | 1990, 32-46.

À propos de l'auteur

Marie-Christine Pouchelle
Centre d'ethnologie française

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Paris et Ile-de-France

Index thématique : croyances